

# Le mot « *MUSULMAN* » : un terme chrétien ?

On s'est longtemps demandé comment le terme de *muslîm* (ou *musulman*) signifiant *soumis* pouvait venir d'une racine comme *SALÂM* – *SHALOM* signifiant *paix*. Réponse dans une tradition où l'évangile de Matthieu en araméen joue un rôle central...

Le fait que l'évangile de saint Matthieu ait été une référence majeure du texte coranique a trop souvent échappé à ceux qui s'y intéressaient ; néanmoins, certains chercheurs s'en doutaient par le simple fait que cet évangile – en araméen – constituait la matière de celui des « Nazaréens » (aux dires de témoignages de l'Antiquité), lequel n'est autre que l'*injîl* (c'est-à-dire l'*évangile* au singulier) auquel renvoie le texte coranique [1].

La question posée ici se rapporte à l'appellation de « *mu-slâm* » [racine *slm* comme dans le mot *salâm*] qui, depuis les débuts de l'*Islam*, a le sens de « *soumis* », de même que le mot *islâm* a le sens de *soumission* – et non de *paix* comme on le voit affirmé çà et là dans des articles à destination d'Européens à qui on raconte n'importe quoi. Pour rappel, les *Musulmans* ne se sont pas appelés ainsi avant la fin du 7<sup>e</sup> siècle – début 8<sup>e</sup> : auparavant, ils se désignaient sous le nom de *Mu-hâjirûn*, c'est-à-dire *Ceux qui ont fait l'Hégire*.

La difficulté, soulevée par de nombreux chercheurs [2], concernait l'origine de la signification de « *soumission* » : aucune forme de cette racine en hébreu n'y correspond. Du reste, elle est surprenante en soi : comment passe-t-on du sens de *salâm* (forme de base) – hébreu *shalom*, *paix*, *être bien* – à *islâm* (4<sup>e</sup> forme arabe), signifiant *soumettre à Dieu* là où, logiquement, on attendrait simplement le sens de *conserver en bon état* ?

À la suite de plusieurs chercheurs – en particulier de Patricia CRONE, de Michael COOK et de Kurt HRUBY –, une explication livresque avait été avancée ; elle allait chercher dans deux textes antérieurs qui utilisent la racine *slm* au sens de [*se*] *remettre [à Dieu]* c'est-à-dire de [*se*] *soumettre* [3]. Fort bien, mais quel lien **vivant** y a-t-il entre ces deux textes et l'utilisation qui est faite de ce sens dans le Coran ? Les Arabes ne savaient pas lire (sauf les moines et les moniales), et leur culture était de toute façon orale. C'est une utilisation populaire qu'il faudrait pointer ici, c'est-à-dire nécessairement une communauté

---

1 Le texte coranique se réfère implicitement un nombre étonnant de fois à cet évangile de Matthieu (et à lui seul !), cf. *Le Messie et son prophète*, en particulier au tome II – l'*Index des auteurs et ouvrages antiques ou patristiques* (page 549) en donne une idée ; une étude systématique de l'ensemble du texte coranique doublerait probablement le nombre.

2 Elle a été exposée aux pages 102 à 104 du tome II.

3 Respectivement dans un texte samaritain, le *Memar Marqab* et dans les *Actes de Saint Thomas* où l'on peut lire que des jeunes gens “furent convaincus par Notre-Seigneur et lui remirent leur foi [= se soumirent à lui, rac. *slm*]” – cf. p.103.

qui utilisait la racine *slm* dans ce sens si inattendu de *soumettre à Dieu* – de sorte qu’un tel sens soit compris lorsque fut faite la propagande dont rendent compte beaucoup des feuillets coraniques primitifs ! Evidemment, si l’on imagine que cette communauté est celle des Mecquois, la question reste d’autant plus sans réponse que, de toute façon, l’arabe coranique n’était pas la langue qu’ils parlaient...

C’est par l’araméen que la question trouve sa réponse : on y trouve les diverses formes de la racine *slm* correspondant à celles du Coran (mais on se situe alors à plus de mille kilomètres de La Mecque). Par exemple la 3<sup>e</sup> forme, que l’hébreu connaît également, et qui exprime l’idée d’être *parfait* (par exemple en sourate 2,71 : *être sans défaut* à propos de *la vache*, titre de la sourate). Reste la 4<sup>e</sup> forme.

L’évangile araméen de Matthieu (dont les Syriques et Chaldéens ont un texte fidèle, voir l’étude sur [Le Matthieu araméen](#)) est plus éclairant qu’une grammaire. La racine *slm* y apparaît sous des formes et dans des sens divers (58 fois en tout), et d’abord au sens le plus simple de *paix* :

“Et lorsque vous entrez dans la maison, saluez la maisonnée, et si la maison en est digne, votre *paix* (*šlâma*) viendra sur elle, et si la maison n’est pas digne, votre *paix* retournera sur vous” (Mt 10,12-13).

La notion de *perfection* ou d’*achèvement* en découle, comme on l’a vu :

“Encore : vous avez entendu dire qu’il a été dit aux premiers : ne mens pas dans tes serments, mais tu *parachèveras* (*tšâlem*) pour le Seigneur tes serments (Mt 5,33) –[parall.]– Et il advint, lorsque Jésus eut *parachevé* (*šâlem*) ces paroles, que les foules étaient dans l’étonnement de son enseignement <sup>[4]</sup> (Mt 7,27) –[parall.]– Jésus répondit et il leur dit : Elie vient avant, pour *parachever* toute chose” (Mt 17,11).

Ou même celle de *perfection transmise* :

“Pourquoi tes disciples transgressent-ils la *tradition* (*mâšlîmânoutâ*) des anciens et ne se lavent-ils pas leurs mains quand ils mangent le pain ?” (Mt 15,2).

Car ce qui est *parfait*, *achevé*, est fait pour être *transmis* ou *livré* au sens de *remis* :

“Et il advint que lorsque Jésus eut *parachevé* (*mêštlem* ou *livré* !) toutes ces paroles, il dit à ses disciples : Vous savez qu’après deux jours, c’est la Pâque et le Fils de l’homme est *livré* pour être crucifié (Mt 26,1-2)... Et il [Judas] leur dit : que voulez-vous me donner, et moi je le *livre* à vous. Or eux lui promirent trente (pièces) d’argent. Et depuis lors, il cherchait une occasion pour le *livrer* (Mt 15-16)... Juda le « *livreur* » (*mâšlîmânâ*) répondit et dit : Peut-être c’est moi, rabbi ? Jésus lui dit : Toi, tu (l’)as dit” (Mt 26,25).

“Alors ils vous *livreront* (= *soumettront*) à la détresse et ils vous tueront ; et vous serez haïs par toutes les nations à cause de mon Nom. Alors beaucoup se scandaliseront, et ils se haïront l’un l’autre, et ils *se livreront* l’un à l’autre” (Mt 24,9-10).

C’est l’équivalent de la 4<sup>e</sup> forme arabe, où se profile la connotation religieuse de *se remettre* (ou *soumettre*) **à Dieu**, et que Jésus emploie à propos de lui-même :

“Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l’Homme **se livre** (= **se remet**) aux chefs des prêtres et aux savants et ils le condamneront à mort ; et ils le *livreront* (*remettront*) aux nations” (Mt 20,18-19a).

---

<sup>4</sup> Cf. COLL., *L’évangile en araméen. Traduction de la Peshitta et commentaire par Mgr Alichoran*, Spiritualité Orientale n° 80, Abbaye de Bellefontaine, 2002, p.130.197.

Systematiquement, cette forme a été rendue en grec par le verbe *paradidômi*, et on trouve la même connotation de *se remettre* dans le passage de la *première lettre de Pierre* où il est précisément question de la Passion de Jésus :

“Il n’a pas commis de péché et aucun mensonge ne fut trouvé dans sa bouche ; insulté, il ne rendait pas l’insulte, souffrant, il ne menaçait pas, mais **se remettait** au juste Juge” (1P 2,22-23).

Il faut préciser que *se remettre à Dieu* ne signifie pas *s’écraser devant Dieu* (= *se subordonner* à un Tyran Tout-Puissant) qu’a habituellement le terme de *soumission* <sup>5</sup> : ce sens négatif est une dérive que l’on trouve chez les judéo-nazaréens... puis dans le Coran.

D’une certaine manière, l’évangile de Matthieu en araméen est la source vivante du sens du mot « *soumis à Dieu* », du moins avant qu’il prenne une connotation d’écrasement de l’homme devant son Créateur. Aux oreilles des Arabes chrétiens, il raisonnait encore du sens noble de « celui qui fait confiance à Dieu », « qui s’en remet à Lui », lorsque les judéo-nazaréens commencèrent à les endoctriner. C’est l’occultation de l’histoire réelle des origines de l’Islam qui a rendu floues beaucoup de choses, notamment l’origine du sens de *muslîm* – floues ou parfois absurdes : de ceci, on trouve un exemple dans la lecture d’un passage coranique, qui place **Marie dans la Trinité** alors qu’il s’agissait d’une manière courante de parler de l’Esprit Saint comme « Mère de Jésus ». Chez les Araméens (et aujourd’hui encore). Une fois de plus, on voit que le Coran ne se comprend bien que dans un milieu culturel araméen, comme Christof Luxenberg l’a montré après d’autres. Les connaisseurs du syriaque ou de l’araméen s’en doutent d’ailleurs, dès qu’ils lisent le Coran en arabe ; mais c’est un sujet encore *très* tabou.



---

<sup>5</sup> C’est un autre verbe qui exprime ce sens de *soumission-subordination*, et qui correspond au grec *upotassô*, que l’on trouve justement en 1P 2,13.18 ; 3,1 ainsi qu’ailleurs.